



HAL
open science

Être étranger dans les quartiers populaires de Maputo (Mozambique) : un cosmopolitisme de voisinage aux périphéries de la mondialisation

Catherine Fournet-Guérin

► To cite this version:

Catherine Fournet-Guérin. Être étranger dans les quartiers populaires de Maputo (Mozambique) : un cosmopolitisme de voisinage aux périphéries de la mondialisation. *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 2020, pp.239-265. hal-03200513

HAL Id: hal-03200513

<https://hal.science/hal-03200513>

Submitted on 26 Apr 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Avertissement aux auteurs

Ce document est un tiré à part, au format PDF, d'un article paru dans l'édition papier de la REMI.

L'auteur s'engage à ne pas le mettre en ligne pendant la durée de commercialisation sur le site Cairn.info, soit 12 mois.

Warning to authors

This document is a PDF offprint of an article published in a paper edition of REMI.

The author commits him/herself not to put it online during commercial exploitation on the Cairn.info site, i.e. 12 months.

Avertencia a los autores

Este documento es una tirada aparte, en formato PDF, de un artículo publicado en la edición en papel de la REMI.

El autor se compromete a no ponerlo en línea mientras dure la comercialización en el portal Cairn.info, es decir 12 meses.

Être étranger dans les quartiers populaires de Maputo (Mozambique) : un cosmopolitisme de voisinage aux périphéries de la mondialisation

Catherine Fournet-Guérin¹

En 2015, à Catembe, localité d'aspect encore rural située en face de Maputo, la capitale du Mozambique et sa seule métropole avec plus de 3 millions d'habitants², alors que je sortais d'une épicerie de quartier tenue par une commerçante chinoise qui communique avec ses clients uniquement avec sa calculatrice pour indiquer le montant des achats, une enfant me salue en me disant « *nihao* », bonjour en mandarin : pour elle, mon apparence me désigne sans ambiguïté comme chinoise et non comme européenne, puisque c'est l'expérience qu'elle a des étrangers à la peau claire dans les environs. Cette anecdote met en lumière la présence considérée comme ordinaire de personnes d'origine chinoise dans la ville. Alors que le Mozambique est souvent présenté à l'échelle internationale comme un pays d'émigration, sa capitale Maputo est un lieu d'attraction de gens venus de nombreux pays, principalement de toute l'Afrique, de République populaire de Chine, et, dans une moindre mesure, d'autres pays d'Asie, du Moyen-Orient et d'Amérique latine³. À l'instar de la plupart des villes d'Afrique, a fortiori des capitales, Maputo est devenu un lieu de polarisation de migrations internationales individuelles, qui s'inscrivent dans des logiques spatiales à différentes échelles (Spire, 2011 ; Fournet-Guérin, 2017). Si ces personnes d'origine étrangère vivant en ville sont relativement peu nombreuses, quelques dizaines de milliers tout au plus sur des millions de citoyens, elles n'en ont pas moins une forte visibilité dans l'espace urbain. Dès lors, l'approche ici développée consiste à s'intéresser à la manière dont ces habitants d'origine étrangère vivent en ville au quotidien, à étudier quelles sont leurs pratiques et leurs représentations de leur ville d'accueil et, réciproquement, comment la société maputoise les perçoit et interagit avec eux. Il s'agit ainsi d'étudier des formes de cosmopolitisme par le biais des relations ordinaires, quotidiennes, qui se mettent en place.

1 Professeur de géographie, Sorbonne Université, UFR de géographie et aménagement, 191 rue Saint-Jacques, 75005 Paris ; cfournetguerin@orange.fr

2 Le recensement de 2017 indique environ 1,1 million pour la commune de Maputo, et un peu plus de 2 millions dans le reste de l'agglomération.

3 Les populations européennes et en particulier portugaise, en raison du lien particulier d'origine coloniale de ces formes de migration, ne seront pas prises en compte dans cette étude.

Cette démarche⁴, fondée sur des approches de géographie sociale et culturelle, permet de discuter si oui ou non il est exact de parler de cosmopolitisme, au sens où la présence d'étrangers dans la ville serait valorisée et où il existerait des formes diverses d'interactions entre individus ou groupes d'origines différentes, interactions qui contribueraient notamment à développer et à enrichir les manières de vivre en ville et la qualité du fait d'être citoyen (Schmoll, 2003). Plus précisément, depuis les années 2000, nombre de travaux en sciences humaines ont appliqué la notion de cosmopolitisme aux sociétés des pays hors d'Occident, en montrant qu'il était non seulement possible, mais aussi légitime, de considérer comme cosmopolites les interactions qui se nouent entre étrangers et locaux, par exemple des échanges verbaux, des rencontres recherchées par des individus d'origines différentes dans des espaces de sociabilité ou encore le fait de fréquenter des lieux en raison du fait qu'ils soient considérés comme étrangers ou en lien avec un ailleurs valorisé (Fouquet, 2018 ; Söderström, 2013). L'analyse ne porte alors plus seulement sur les arrivées d'étrangers dans un territoire et sur une supposée bonne ou mauvaise insertion de ceux-ci dans l'espace et la société d'accueil, mais également sur les liens qui se nouent sur place, qu'ils soient constructifs, neutres ou marqués par la défiance voire la xénophobie. Dans les deux premiers cas, on peut alors parler de cosmopolitisme, qualifié de « vernaculaire » (Diouf, 2000) ou émanant plus précisément des travailleurs modestes : c'est le « *working class cosmopolitanism* », théorisé par Werbner (1999). À l'échelle locale, il s'agit d'envisager si des interactions cosmopolites se développent ou non dans un cadre quotidien, celui du quartier par exemple, voire micro-local, comme dans une épicerie ou un salon de coiffure : Hiebert (2002) propose ainsi d'étudier les « voisinages transnationaux » dans des quartiers populaires, approche qui sera ici suivie.

Il est donc question de mettre en évidence des citadinités qui se sont développées avec la présence croissante d'étrangers dans les quartiers périphériques de Maputo, qui abritent quelque 90 % de la population (Jenkins, 2013) ; localement, ils sont appelés *bairros*, terme comportant à la fois une information géographique et une connotation populaire, en contraste avec la *cidade*, la ville d'origine coloniale où se concentrent les richesses (voir Carte 2). Le regard scientifique porté sur ces habitants étrangers est souvent concentré sur les dimensions économiques ou sur les statuts politiques (Miambo, 2017) ; peu d'études portent sur la manière dont ils vivent en ville au quotidien. Certains travaux ont adopté cette démarche en Afrique urbaine et ont permis de déconstruire nombre d'idées reçues (Cissé 2009 ; Ludl, 2010 ; Simon-Lorière, 2013 ; Spire, 2011). Cette contribution vise à enrichir ce champ thématique — celui des étrangers en ville — et à alimenter la réflexion sur les apports d'une démarche d'inspiration ethnographique pour étudier ces processus de mouvements internationaux de

4 Les résultats présentés dans ce texte sont issus de deux missions de terrain de deux semaines, en 2015 et 2017. Il présente donc des résultats partiels et propose diverses pistes d'approfondissement de la recherche thématique. Dans plusieurs quartiers de Maputo ont été rencontrées quarante-cinq personnes étrangères, originaires de onze pays différents. Les détails relatifs à cet échantillon seront présentés dans le corps de l'article. La méthode est qualitative, fondée sur des observations directes, des entretiens semi-directifs conduits en trois langues (portugais, français ou anglais) sur les lieux de travail et des discussions avec des personnes-ressources mozambicaines. Ce travail a été financé par le programme de recherche « Repenser le droit à la ville depuis les villes du Sud, regards croisés Afrique subsaharienne /Amérique latine » (Ville de Paris, Université Paris Diderot, 2014-2018).

populations dans le cadre des circulations mondialisées croissantes, en nombre de personnes concernées comme en diversité (Appadurai, 2001 ; Monsutti, 2005). Pour ce faire, l'article est tout d'abord centré sur le carrefour migratoire méconnu que constitue Maputo, à différentes échelles géographiques, régionale, continentale et mondiale. Maputo apparaît comme emblématique de très nombreuses villes d'Afrique. Sont ensuite examinées les manières de vivre en ville que développent les étrangers, tout comme les liens entretenus avec les citoyens locaux : les pratiques ordinaires du cosmopolitisme sont interrogées. Enfin, Maputo est intégrée à des circulations de personnes aux dimensions géographiques plus larges, fonctionnant en réseaux diasporiques, mais aussi en espaces désirés ou fréquentés, proches ou lointains, réels ou imaginés, pour des mobilités de loisir, professionnelles ou pour d'autres étapes du parcours migratoire.

Une grande diversité d'origines et de statuts des étrangers de Maputo

D'où sont originaires les étrangers vivant à Maputo ?

Depuis son indépendance en 1975, le solde migratoire du Mozambique est négatif en raison d'une forte émigration vers l'Afrique du Sud voisine (800 000 Mozambicains comptabilisés hors de leur pays). Cependant, le pays accueille également en flux, chaque année, un nombre non négligeable d'étrangers. Le *World Migration Report* de 2018 indique un peu plus de 200 000 étrangers vivant dans le pays en 2015, un nombre en hausse continue dans les années 2000, et similaire à celui du recensement de 2007. Cela correspond à moins de 1 % de la population totale du pays (28,8 millions en 2017). Par ailleurs, il y a environ 28 500 réfugiés et demandeurs d'asile en 2017, selon les données nationales officielles.

En ce qui concerne plus précisément la capitale seule, il est difficile d'extraire les données qui lui sont relatives. Diverses estimations, émanant de chercheurs et nécessitant la compilation de différentes sources, évoquent quelques dizaines de milliers de personnes concernées tout au plus, sans qu'il soit possible d'être plus précis. Quelques données ciblées sur des groupes particuliers sont toutefois disponibles. Il y a par exemple 3 560 réfugiés et demandeurs d'asile enregistrés dans la capitale en 2017⁵. Il est possible de compléter ces données officielles⁶ limitées par des informations de terrain : l'association des Congolais dénombre 3 850 concitoyens à Maputo en 2014 ; le secrétaire général de celle des Guinéens affirme que la communauté compte « plus de 1 000 membres ». En ce qui concerne les ressortissants chinois, les chercheurs mozambicains travaillant sur le sujet avancent le nombre estimé de quelques milliers à Maputo en 2009,

5 Le pays est signataire de la convention de Genève depuis 1983.

6 Elles proviennent pour l'essentiel de l'INAR (Instituto nacional de apoio aos refugiados/ Institut national de soutien aux réfugiés), lequel dépend du ministère des Affaires étrangères et de la Coopération. Les recensements ne donnent aucune indication précise sur les étrangers, seulement leur nombre pour le pays. Les données plus précises ne sont pas communiquées et ne sont pas mises en ligne. Sur place, en 2017, le service de l'immigration de Maputo a refusé d'accéder à ma demande d'accès aux données statistiques.

et le double dans l'ensemble du pays (Feijó, 2014 : 147 ; Alden et Chichava, 2014).

Ces étrangers vivant au Mozambique et en particulier à Maputo sont d'origines diverses, sans là encore que les données statistiques disponibles permettent de donner des proportions. On trouve nombre de ressortissants d'autres pays d'Afrique, pas nécessairement voisins (voir Carte 1) : Zimbabwéens, personnes originaires des pays des Grands Lacs, de la Corne de l'Afrique (Éthiopie et territoires somaliens pour l'essentiel), d'Afrique de l'Ouest (principalement Nigériens, Sénégalais, Maliens, Guinéens). Les ressortissants de Chine sont également présents, comme dans nombre de pays d'Afrique. D'autres pays dits émergents ont aussi des ressortissants présents dans la capitale du Mozambique, en nombre faible : l'Inde et le Brésil notamment. En dehors de ces pays, la dispersion par nationalité est forte et le nombre de ressortissants n'est plus significatif.

Le Mozambique est un des pays situés dans les derniers dans le classement en fonction de l'IDH, son niveau de développement est faible, et cette attractivité migratoire, même si elle est limitée, peut surprendre. En effet, quel intérêt peut représenter Maputo pour un étranger par rapport à Johannesburg en particulier ?

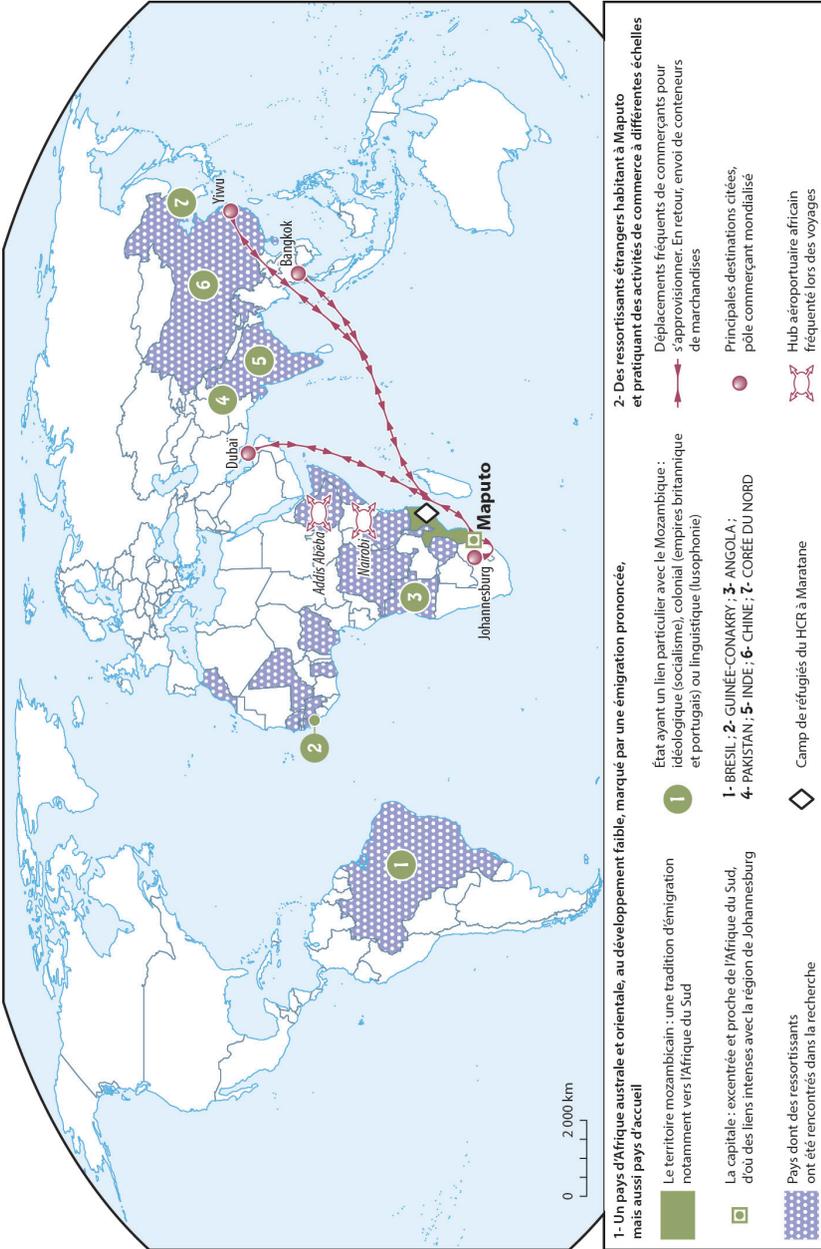
Pourquoi venir au Mozambique en tant que ressortissant étranger ? Un contexte politique plutôt favorable à l'accueil des étrangers

Le Mozambique est tout d'abord un État qui affiche toujours une orientation socialiste dans son idéologie⁷, même si son économie est devenue libérale. De ce fait, les discours promus par les autorités comportent une composante internationaliste, faisant allusion à une tradition d'accueil entre « pays frères », ou appelant à des coopérations de tous types entre ces mêmes pays. Par conséquent, les étrangers n'y sont pas considérés comme indésirables, mais comme venant contribuer au développement du pays, lequel a besoin de personnes qualifiées par exemple. Il existe en particulier des contextes spécifiques nés de liens politiques ou culturels entre pays qui expliquent le développement de courants migratoires singuliers. C'est le cas entre la République de Guinée, dite Guinée-Conakry, et le Mozambique. Les deux pays ont en effet choisi un modèle de développement économique et un système politique socialistes, la Guinée en 1958 lors de son indépendance et le Mozambique en 1975 : de nos jours, de nombreux Guinéens vivent encore à Maputo et plusieurs ont été rencontrés (cf. *infra*). Dans ce cadre, des échanges furent mis en place par les États désireux de développer une coopération entre pays partageant les mêmes idéologies, qui concerna des personnels de santé, des enseignants ou des coopérants techniques. Il en fut de même avec la République populaire de Chine dès les années 1970.

L'idéologie officielle socialiste se traduit également dans la politique d'accueil des Africains fuyant leur pays, en particulier ceux originaires de la région des

7 Après l'accession à l'indépendance en 1975, à la suite d'une guerre contre la puissance coloniale portugaise, le FRELIMO (Front de libération du Mozambique, mouvement armé ayant gagné cette guerre) devient le seul parti au pouvoir durant des décennies et engage le pays dans une voie socialiste.

Carte 1 : Circulations commerciales (biens, négociants) et mouvements migratoires entre Maputo (Mozambique) et le reste du monde (hors Europe)



Crédit : C. Fournet-Guérin, 2018. Réalisation : F. Bonnaud, Sorbonne Université, 2018.

Grands Lacs. La plupart entre sur le territoire par la frontière nord du pays, via la Tanzanie (Miambo, 2017). Le Mozambique est considéré par ces réfugiés comme une bonne terre d'accueil, notamment en raison du fait que l'État n'impose pas de vivre dans le camp de réfugiés, contrairement à la Tanzanie voisine. Qui plus est, le droit du sol s'y exerce : tout enfant né au Mozambique acquiert immédiatement la nationalité, ce qui a souvent été mis en avant lors des entretiens comme un avantage décisif pour rester dans le pays et comme un élément sécurisant l'installation dans le pays pour les parents.

Les personnes rencontrées évoquent en effet le Mozambique comme une destination choisie. Ceux qui transitent par le camp du HCR à Maratane⁸, une fois le titre de réfugié obtenu, au bout de six mois de séjour en général, sont libres de le quitter, de circuler et de s'installer dans tout le pays. La personne est alors titulaire d'un papier attestant de sa situation, temporaire (un an), mais renouvelable : c'est le *Documento de Identificação do Refugiado*. Lors des entretiens, plusieurs personnes ont tenu spontanément à montrer ce papier (une carte plastifiée ou un papier de format A4) qu'elles conservaient dans leur portefeuille.

Il semble ainsi exact que le Mozambique mène une politique accueillante envers les réfugiés, même si non exempte d'ambiguïtés (Miambo, 2017). Il en va de même pour la politique migratoire générale. Une loi de 2007 précise les conditions du travail étranger et, sur le site du gouvernement mozambicain, figure un texte intitulé « *Autorização e permissão de trabalho para cidadãos estrangeiros* » ainsi que les formulaires correspondant aux démarches à accomplir. Les résidents étrangers doivent être en possession de la DIRE (*Documento de Identificação dos Estrangeiros*), papier coûteux et renouvelable chaque année, et qu'ils doivent pouvoir présenter à tout contrôle de police. Cette relative ouverture migratoire est perceptible dans les discours officiels, par exemple ceux émanant des instances gouvernementales, tout comme dans la presse. Le Mozambique, dont tant de citoyens ont souffert au XXe siècle et ont dû quitter leur pays, tient à développer son image de pays d'accueil. Cette analyse est partagée par des personnes en ayant bénéficié : « *Beaucoup ont vécu à l'extérieur, comme réfugiés, donc maintenant ils donnent la réciprocité, ils comprennent qu'il faut accueillir* », explique un professeur d'université d'origine rwandaise vivant à Maputo depuis les années 1990.

Cette politique accueillante du Mozambique est connue en Afrique : plusieurs personnes ont ainsi expliqué avoir été « appelées » par un membre de sa famille ou une connaissance : « *j'avais des informations* », a expliqué un homme rwandais. D'autres ont explicitement dit s'être fait passer pour réfugiés pour pouvoir obtenir le statut. Ces personnes sont désormais désignées au Mozambique en tant que « *falsos refugiados* », les faux réfugiés, qui soit béné-

8 Il n'existe qu'un seul camp d'accueil de réfugiés au Mozambique, celui de Maratane, ouvert en 2003, à la suite de la fermeture de tous les autres. En particulier, celui proche de Maputo, dans le Sud, à Bobole, a été fermé à la demande pressante des autorités sud-africaines convaincues que sa localisation favorisait les passages clandestins sur son territoire. Elles ont donc fortement contribué à ce que le camp mozambicain soit situé au nord du pays, à quelque 2000 kilomètres de la capitale et, partant, de la frontière sud-africaine (voir Carte 1). Miambo (2017) explique que ce transfert a marqué le début de l'installation d'Africains à Maputo, nombreux étant ceux ayant refusé d'aller au nord du pays (plus des trois quarts).

ficient du statut, soit sont en fait sans statut officiel⁹. Il s'agit dans ce cas d'une situation bien connue de circulations d'informations migratoires à propos d'un État, autrement dit une sorte de notation des pays susceptibles d'accueillir, qui se propagent dans d'autres pays, d'Afrique ou d'ailleurs. De nombreuses études ont ainsi montré que les gens intéressés par la perspective d'aller vivre dans un autre pays se renseignaient de la sorte, que ce soit par bouche-à-oreille (Monsutti, 2005) ou via des sites Internet, notamment des réseaux sociaux comme Facebook¹⁰.

Enfin, une dernière perspective, linguistique, est à prendre en compte : dans le cadre de la lusophonie, se sont mis en place des échanges de tout ordre entre pays anciennement colonisés par le Portugal et de langue portugaise, comme le Brésil, l'Angola et le Mozambique (voir Carte 1).

Maputo, une métropole secondaire dans la mondialisation : un point du réseau de l'archipel cosmopolite africain

Le dernier élément d'explication de l'attractivité migratoire relative de Maputo est à placer dans un contexte géographique plus large, celui des métropoles, capitales ou villes d'une certaine importance économique, dans une économie de circulation mondiale des capitaux et des biens. Dans ces villes existent des possibilités d'installation pour des étrangers désireux de développer des affaires, qu'elles soient d'envergure ou plus modestes, à l'échelle d'un petit commerce de quartier. De nos jours, dans toutes les villes du monde et en particulier d'Afrique, circulent ainsi des personnes en quête d'aubaines économiques, selon des mobilités temporaires ou plus longues. Si les affaires sont bonnes et si le contexte politique est favorable, on reste, sinon on part ailleurs, au gré des occasions. Or à Maputo comme ailleurs, le commerce de détail constitue un secteur facile d'accès pour des étrangers, lesquels peuvent mobiliser des capitaux au sein du groupe diasporique et avoir accès à des emplois par le même biais (Ma Mung et Guillon, 1986). Un commerçant sénégalais gérant une boutique de prêt-à-porter dans le centre historique et commerçant de Maputo, la Baixa, le résume ainsi : « *On a tenté ici, il y avait un marché à prendre* ». Il était préalablement passé par l'Angola.

Ces configurations sont donc non stables dans le temps et dans l'espace, caractérisées par une grande volatilité, qu'il s'agisse des personnes s'adonnant à ces activités, des flux de capitaux ou encore des entreprises créées. Dans un contexte mondial où les circulations de toute sorte s'intensifient, aucune ville n'en est véritablement à l'écart, mais toutes sont en réseaux, animés par des circulations multiples, notamment de personnes : l'« archipel cosmopolite africain » désigne cet ensemble de villes d'Afrique reliées par ces circulations (Fournet-Guérin, 2017 : 42 sqq.). On reviendra à la fin du texte sur ce que cela

9 Les chercheurs spécialistes des questions de migrations ont remis en cause la dichotomie entre migrants forcés, dont les réfugiés, et migrants « économiques », qui partiraient de leur plein gré, pour mettre en évidence la porosité des catégories, la variété et la complexité des motivations, parfois pour une même personne au fil du temps, l'interpénétration des formes de déplacements. Pour une synthèse de ces débats et une mise en contexte dans les villes d'Afrique. Voir Vivet (2012 : 37) et Simon-Lorrière (2013).

10 Plusieurs associations de pays d'Afrique disposent d'une telle page, active, ce qui a permis d'entrer en contact avec leurs responsables par ce biais.

implique en termes de cosmopolitisme pratiqué et représenté. Il s'agit à présent de placer l'analyse à l'échelle micro afin d'examiner les pratiques quotidiennes en ville de ces individus en circulation migratoire internationale.

Une vie quotidienne des étrangers très insérée dans la citadinité maputéenne : pratiques ordinaires du cosmopolitisme

À Maputo, les étrangers rencontrés ont tous narré leur vie quotidienne comme ordinaire, ne présentant pas de difficulté particulière et n'étant pas marquée par un dépaysement important. Ces appréciations se déclinent dans différents champs de la vie quotidienne en ville, envisagés dans cette deuxième partie. Préalablement, une brève présentation des caractéristiques du groupe étudiée est nécessaire. Parmi les quarante-cinq personnes étrangères rencontrées, six seulement étaient des femmes et trente-neuf des hommes ; douze étaient Guinéens, neuf Nigériens, quatorze originaires de la région des Grands Lacs (Rwanda, Burundi, provinces orientales de République démocratique du Congo), quatre d'Afrique de l'Ouest (Mali, Sénégal, Côte d'Ivoire et Ghana), trois de Chine, un de Tanzanie, un d'Éthiopie et un du Maroc. Presque tous étaient commerçants (principalement épiciers et gérants de boutiques de prêt-à-porter, mais aussi hôteliers, restaurateurs ou tailleurs) et un enseignant à l'université. En contrepoint et de manière exploratoire, des entretiens portant sur les pratiques citadines quotidiennes et sur la perception de la présence des étrangers ont été menés auprès de deux commerçants mozambicains, d'un chauffeur de taxi, ingénieur de formation et de sept personnes-ressources¹¹.

D'un cosmopolitisme alimentaire tropical à l'épicerie de quartier

À Maputo, les étrangers ont répondu par la négative à la question d'un éventuel dépaysement alimentaire. Les Africains ont recours aux mêmes produits de base que dans leur pays d'origine pour cuisiner : « *Mouton, riz, sauce, on retrouve les mêmes ingrédients* », expose un commerçant de la Baixa.

C'est également le cas pour les Chinois, le caractère tropical du Mozambique permettant à nombre d'entre eux de retrouver des produits disponibles en Chine méridionale. Les personnes chinoises rencontrées ou observées faisaient leurs courses dans les épicerie de quartier ou bien dans les supermarchés de la *cidade*. Les supermarchés de la chaîne sud-africaine Shoprite proposent des produits sud-africains, européens et asiatiques standardisés susceptibles d'être acquis par tous les citoyens, mozambicains ou non. Pour les Chinois, il existe bien un supermarché appartenant à une entreprise chinoise, d'abord installée à Madagascar, Horizon Ivato, qui vend quasi exclusivement des produits importés de RPC. La clientèle observée est cependant bien plus large que les seuls habitants chinois de Maputo. Ces pratiques d'approvisionnement vont à l'encontre des idées reçues souvent émises sur l'entre-soi des populations

¹¹ Il s'agit pour l'essentiel de personnes appartenant à mon réseau professionnel (enseignants, universitaires, personnes travaillant dans la coopération étrangère), ce qui introduit un biais certain. Afin de compléter cette étude, un travail est à mener sur les représentations que se font les Maputéens des étrangers.

étrangères, en particulier chinoises. Si des produits du pays d'origine sont bien recherchés, l'approvisionnement ordinaire et quotidien s'effectue dans les boutiques de quartier fréquentées par les Mozambicains.

Or, une partie importante de ces épiceries de quartier, très nombreuses, est tenue par des commerçants originaires de la région des Grands Lacs, qui développent leur activité formelle dans des locaux fixes¹² (Photographie 1). Ainsi, à Maputo, en majorité, les commerçants de quartier sont étrangers, à tel point qu'ils sont désignés par le terme générique de « Burundais » (*O Burundês*), et ce quelle que soit sa nationalité, qu'il s'agisse d'un Rwandais, d'un Congolais, d'un Tanzanien ou bien d'un Burundais (Serra, 2010 : 121). Leur présence est attestée depuis le début des années 2000, il s'agit donc d'un phénomène relativement récent. Cette présence est très diffuse géographiquement. Dans tous les quartiers de Maputo, des plus centraux aux plus périphériques, la figure de l'épicier burundais domine les représentations. La plupart ont installé leur commerce dans un conteneur (*contentor*, Photographie 1). Le travail de terrain a permis de rencontrer ou d'identifier des dizaines d'étrangers tenant des *contentores*, mais pas d'en établir une estimation chiffrée. Le phénomène est cependant massif, et, s'il existe des épiceries ou d'autres commerces de quartier et de détail tenus par des Mozambicains, il semble manifeste que leur nombre est moindre¹³. Dans ces lieux de vie de proximité, étrangers et Mozambicains discutent, échangent, consomment, souvent dans un portugais inégal, mais partagé, développant de facto des pratiques cosmopolites, même si elles ne sont pas recherchées en tant que telles.

Une dispersion résidentielle et une mobilité spatiale quotidienne favorisant les interactions entre étrangers et locaux

En ce qui concerne le logement, les étrangers sont présents dans toute l'agglomération, sans concentration géographique. Maputéens comme étrangers ont tous souligné cette dispersion et l'absence de quartier ethnique : « *Há uma mistura [il y a un mélange]* » commente une femme mozambicaine à la question que je lui posais sur l'existence ou non de quartiers concentrant une forte population étrangère. « *Os estrangeiros são espalhados [les étrangers sont dispersés]* » ou « *somos todos espalhados [nous sommes tous dispersés]* » a été très souvent entendu. Le secrétaire général du bureau des Guinéens déclare : « *les gens sont un peu partout dans la ville. Il n'y a pas de lieu où l'on peut dire ici c'est le lieu des Guinéens, non* ». Un gérant de snack, marocain, confirme : « *Où on habite, nous les Marocains ? Partout en dehors de la ville [c'est-à-dire dans les bairros, hors de la cidade coloniale]* ». Les étrangers célibataires s'organisent souvent pour louer à plusieurs (à deux ou à trois, fréquemment) un appartement dans un immeuble de la *cidade* ou des quartiers péri-centraux, voire périphériques, comme dans la commune voisine de Matola, située à quelques kilomètres à l'ouest de Maputo, où le foncier est moins cher et les logements nombreux, dans un environnement peu dense (Carte 2). En ce qui concerne les

12 Une étude détaillée portant sur ces commerçants africains a été effectuée en parallèle de celle-ci et ses résultats publiés (Fournet-Guérin, 2018).

13 Ce travail de recensement des commerces de proximité tenus par des étrangers serait à mener (avec un relevé cartographique).

Photographie 1 : Un exemple de *contentor* (conteneur) dans les quartiers populaires de Maputo, établissement tenu par une femme originaire de la région des Grands Lacs. Ici une épicerie de quartier à Urbanisação



Crédit : C. Fournet-Guérin, Maputo, avril 2015.

Chinois, des commerçants africains ont confirmé la présence résidentielle de certains d'entre eux également dispersée dans les *bairros*. Mohamed, commerçant guinéen au marché de Fajardo, dit qu'il y a des commerçants chinois « *dans tous les quartiers* ». Ainsi les étrangers se logent au gré des occasions du marché locatif. D'ailleurs, un commerçant sénégalais dit déménager souvent, en fonction du prix du loyer, pratique qui selon lui serait commune dans son groupe : « *on n'habite pas un quartier seulement, on bouge, on déménage, comme ça* ».

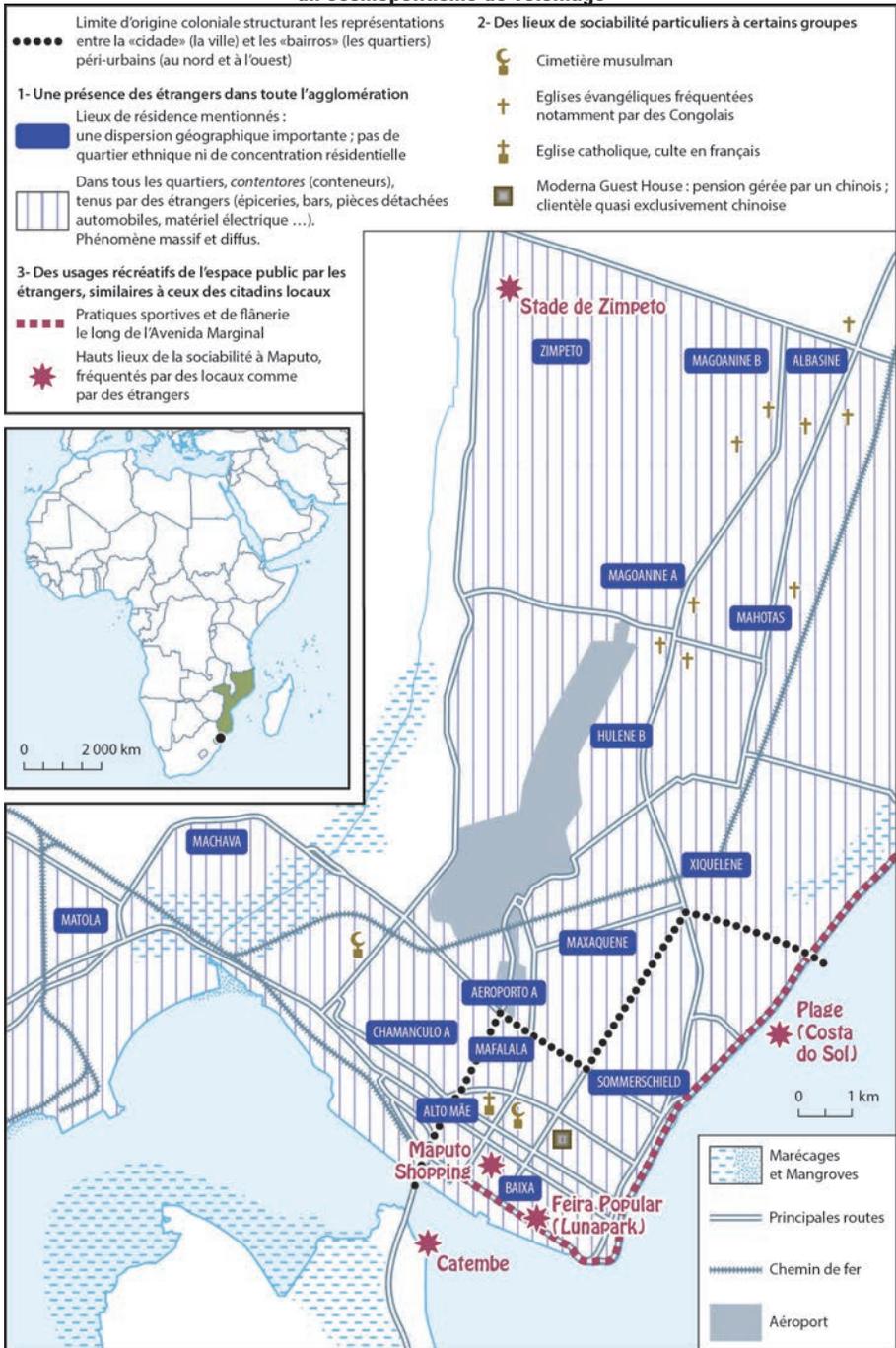
Ces pratiques résidentielles des étrangers s'inscrivent dans une géographie socio-spatiale urbaine plus large. En effet, les Maputéens se logent, pour les plus aisés d'entre eux, dans la *cidade* ou dans des quartiers périphériques développés récemment (quartiers résidentiels fermés en particulier, qui attirent nombre d'élites, nationales comme étrangères, par exemple autour de Costa do Sol ; voir Folio, 2009). C'est le cas du gérant chinois d'un hôtel à destination d'une clientèle chinoise de passage, qui indique résider dans le quartier aisé et central de Sommershield, tandis que le responsable de la chaîne de magasin de prêt-à-porter *Loja das Damas* (la boutique des dames), éthiopien, habite dans le quartier balnéaire et chic de Costa do Sol (Carte 2). Tout comme les étrangers, les plus modestes des Maputéens quant à eux sont massivement logés dans les *bairros*, ou, pour certains, dans l'important parc social de la *cidade* et des quartiers immédiatement péri-centraux, dans lesquels nombre d'étrangers rencontrés ont également déclaré résider¹⁴. Les Mozambicains comme les étrangers appartenant à ce qu'on peut appeler sommairement les classes moyennes (enseignants, fonctionnaires, gérants de plusieurs commerces, etc.) résident de manière dispersée dans l'ensemble de ces localisations. En particulier, les *bairros* connaissent depuis les années 2000 une forte diversification sociale, avec l'installation de personnes à la recherche d'espace et possédant une voiture, traduisant donc une logique de périurbanisation à l'œuvre au sein de quartiers à l'origine très modestes et de relégation (Ginisty, 2014).

Du fait de cette dispersion résidentielle, Maputéens et étrangers développent des interactions fréquentes liées au voisinage, que ce soit au marché de quartier, à l'épicerie, au bar, etc. : on y retrouve des éléments de cosmopolitisme au quotidien (Schmoll, 2003), induits par la situation même de coprésence dans l'espace urbain.

La dispersion résidentielle se traduit par ailleurs par des déplacements nombreux pour les étrangers, que ce soit pour rejoindre leur lieu de travail, pour se rendre au lieu de rencontre d'une association de nationaux dont ils sont membres ou encore pour leurs loisirs (cf. *infra*). En effet, la plupart résident, on l'a vu, dans les *bairros*, ce qui induit nombre de déplacements, notamment pour se rendre dans la *cidade*, centralité administrative, commerciale ou récréative.

14 Pour des analyses précises sur la ville de Maputo, voir Lachartre (2000), Jenkins (2013) et Vivet (2012).

Carte 2 : Présence et pratiques ordinaires des étrangers dans l'agglomération de Maputo : un cosmopolitisme de voisinage



Crédit : C. Fournet-Guérin, 2018. Réalisation : F. Bonnaud, Sorbonne Université, 2018.

On observe ainsi des similarités fortes pour la mobilité spatiale ordinaire entre les pratiques des Mozambicains¹⁵ et celles des étrangers à Maputo. Les plus aisés d'entre eux possèdent une voiture : cela fut évoqué par nombre de commerçants originaires de la région des Grands Lacs ou d'Afrique de l'Ouest, tout comme Chinois. C'est un signe de leur réussite économique, dans une ville où, comme partout en Afrique, le taux de motorisation est faible. Pour les autres, de niveau social plus modeste, la mobilité quotidienne s'effectue en bus collectif, les *chapas*, dans des conditions d'inconfort et de pénurie partagées par tous les citoyens. Plusieurs ont aussi évoqué les « *Oh my love* », ces pick-up appartenant à des privés qui entassent les gens à l'arrière, debout, sur une ligne improvisée. Enfin, nombre de déplacements s'effectuent à pied en raison du prix élevé pour des budgets modestes des *chapas*. La mobilité quotidienne des étrangers est donc similaire à celle des habitants mozambicains, la différence relevant du niveau de revenus et des caractéristiques de leur groupe social.

Des lieux de sociabilité et de loisirs ouverts à tous et partagés

C'est enfin dans les pratiques de loisirs et de sociabilité que des formes de cosmopolitisme quotidien et de voisinage sont peut-être le plus manifestes. Dans les *bairros*, le *contentor*, qu'il s'agisse d'une épicerie ou d'un *barraca* (bar) fait office de pôle de sociabilité. Toute la journée, plus particulièrement le soir, nombre de résidents du quartier s'y retrouvent pour consommer de l'alcool et discuter, debout ou assis. Tout comme à Lomé, où la « cafétéria » des Guinéens joue le même rôle (Spire, 2011), à Maputo, les lieux de sociabilité dans les quartiers populaires sont tenus par des étrangers (Photographie 2). Les interactions sont facilitées par le fait que les gérants africains sont tous lusophones, ce qui n'est pas — ou peu — le cas de ceux d'origine chinoise observés. Pour une partie importante des citoyens maputéens, le portugais fait en effet office de langue de communication largement partagée. Même si les gérants étrangers ne parlent pas les langues régionales comme le *shangane*, les échanges en portugais facilitent les interactions verbales et donc l'expression de relation plus approfondies que celles fondées sur la seule coprésence de nationaux et d'étrangers.

Dans les quartiers centraux de la *cidade*, les lieux tenus par des Chinois jouent également un rôle de sociabilité pour tous les citoyens. Il s'agit de salons de coiffure, de salons de massage, de restaurants et de supérettes. L'exemple d'un restaurant chinois, installé à la place d'un ancien restaurant grec dont il reste l'enseigne¹⁶, est emblématique de ces circulations cosmopolites fluides dans l'espace urbain central. Situé à un carrefour fréquenté, entre la rue du 24 Juillet et l'avenue Lénine, ce restaurant possède une décoration composite et témoignant de multiples influences culturelles, avec des références aux mondes européens (guirlandes de Noël) tout comme chinois (cadres dorés autour de

15 Afin de comparer les pratiques spatiales des étrangers à celles des locaux, une étude exploratoire a été menée auprès de contacts mozambicains, sept en tout. Les informations recueillies lors de ces entretiens semi-directifs ont été complétées par des lectures de travaux de chercheurs portant sur ces questions de citoyenneté locale (Lachartre, 2000 ; Folio, 2009 ; Ginisty, 2014 ; Vivet, 2012) qui permettent de se faire une idée assez précise des modes de vie maputéens.

16 La volatilité est forte : observé en 2015, ce restaurant avait en 2017 cédé la place à un restaurant coréen, bien plus haut de gamme et sélectif.

Photographie 2 : Contribution des commerçants étrangers à la vie locale à travers des lieux de sociabilité, ici un *barraca* (bar de quartier) en périphérie du centre-ville



Crédit : C. Fournet-Guérin, Maputo, avril 2015.

photographies de mets). La clientèle est diverse : Chinois certes, à toute heure du jour et du soir, mais aussi familles mozambicaines de classe moyenne, dont un couple manifestement venu célébrer un événement heureux ou encore visiteurs européens de passage. L'activité des plats à emporter rencontre un franc succès : le soir, plusieurs personnes, maputéennes, patientent en regardant DSTv, une chaîne sud-africaine anglophone largement diffusée à Maputo. Le restaurant, qui ne propose qu'une cuisine chinoise, avec une carte en portugais, en anglais (tous les plats sont photographiés) et en chinois, attire ainsi une clientèle très diverse. Bien loin d'être un restaurant ethnique, il est fréquenté par tous les citoyens, résidents ou de passage, locaux ou étrangers. On y observe des pratiques « mixtes », à savoir que les citoyens fréquentent des lieux à l'origine identifiés comme exclusivement ethniques, puis rapidement appropriés par les citoyens locaux, précisément pour leur caractère exotique qui s'exprime dans le décor et dans la cuisine proposée. On est alors très loin des représentations courantes et dévalorisantes qui s'appliquent aux Chinois installés dans les villes d'Afrique : il leur est reproché de vivre en groupes fermés, en marge de la ville. Ce restaurant, comme bien d'autres lieux en ville, montre au contraire une intégration à la vie citadine, mieux, une participation à la construction de celle-ci (Bunkenborg, 2014).

Les pratiques cosmopolites de sociabilité peuvent également s'apprécier dans l'espace public. Partout, dans la *cidade* comme dans les *bairros*, des étrangers non africains sont visibles, manifestement dans des situations et des lieux où ils se sentent à l'aise (voir Carte 2). Chinois, Indiens originaires du pays, Européens installés sur place sont présents en ville, circulent, conduisent ou développent des pratiques de loisir : des Chinois font leur jogging le long de l'avenue Marginal sur le front de mer ; des Africains de l'Ouest ont également évoqué cette pratique matinale, vers 5 h 30, avant d'aller ouvrir la boutique dans la Baixa ; des Indiens se rendent au cinéma moderne Digital dans le même quartier, s'attablent dans des bars en famille ou entre amis, flânent sur la plage ; un tailleur ivoirien, installé depuis seize ans en ville, déclare aller jouer au football « *au Shoprite, chaque dimanche* » avec des « *amis Mozambicains, Maliens et Ivoiriens* ». Des commerçants africains ou chinois plutôt aisés ont évoqué des loisirs en voiture, identifiés dans nombre de villes d'Afrique : il s'agit de faire un tour la nuit ou le dimanche à plusieurs, en voiture, d'acheter de l'alcool et de le consommer dans le véhicule en faisant retentir la musique via l'auto-radio, durant plusieurs heures. Il en va de même pour la fréquentation de boîtes de nuit, évoquée par de jeunes hommes. Costa do Sol est un lieu prisé pour ce genre de loisir, par les étrangers, mais aussi par les Maputéens.

Les pratiques culturelles enfin relèvent des pratiques de sociabilité, qu'elles soient visibles dans l'espace public ou s'exercent dans les lieux de culte. À l'instar d'autres pratiques impliquant une interaction avec des Mozambicains, elles ont également été évoquées de manière détendue par les étrangers rencontrés. Ainsi, pour les pratiquants musulmans, la présence de coreligionnaires mozambicains dans la ville¹⁷ facilite leur insertion urbaine, selon plusieurs Africains de l'Ouest interrogés.

17 Au Mozambique, environ un habitant sur cinq est de confession musulmane.

L'observation de ces pratiques de coprésence d'expressions religieuses ou ethno-religieuses dans l'espace public s'avère riche d'enseignement : dans une ville à majorité chrétienne, partout dans la *cidade*, la visibilité des personnes de confession musulmane ne semble pas poser de problème, qu'il s'agisse de la circulation pédestre ou motorisée, ou du port de vêtements identifiés comme confessionnels. C'est par exemple le cas de femmes portant le hidjab, toutes catégorisées comme étant originaires du Nigeria par les Maputéens. Lors des entretiens (en 2017), nombre d'Africains musulmans ont fait état de la mosquée en construction près du grand supermarché Shoprite, sur la route de l'aéroport, qui constituera un point de ralliement pour les ressortissants d'Afrique de l'Ouest puisqu'elle est « autofinancée » par ceux-ci, tout en étant ouverte aux Mozambicains musulmans. Les Africains chrétiens trouvent à Maputo nombre d'églises évangéliques, certaines congolaises, d'autres nigérianes, qui sont présentes dans l'ensemble de l'agglomération. Une visite pédestre des quartiers périphériques nord, comme Magoanine ou Albazine (Carte 2), permet d'en repérer plusieurs dans un périmètre restreint de quelques centaines de mètres. Lors des entretiens, les personnes ont toutes cité un lieu de culte de quartier, ou bien, moins fréquemment, proche du lieu de travail¹⁸.

Les éléments examinés ci-dessus permettent de dégager des conclusions partielles quant à la situation cosmopolite à Maputo. Il s'agit tout d'abord de formes minimales, fondées sur la coprésence dans l'espace public, coprésence largement exempte de craintes ou de tensions : étrangers et locaux se côtoient, se rencontrent, et échangent, fût-ce brièvement et fugacement, dans une optique souvent purement utilitariste, par exemple lors des achats dans une épicerie. Cependant se développent également des interactions plus élaborées, recherchées, comme lors de la pratique de sport ou de loisirs en commun, ou à l'occasion de cultes rassemblant des Mozambicains et des étrangers.

Limites du cosmopolitisme ?

Plusieurs éléments nuancent cependant ce qui vient d'être montré. Des étrangers ont en effet évoqué les limites des interactions avec les Mozambicains et ont souligné des problèmes, et réciproquement.

Au sein même des boutiques tout d'abord, des rapports de travail hiérarchiques se nouent entre les gérants étrangers et leurs employés, mozambicains. À ce propos, plusieurs ont évoqué des relations difficiles, marquées par la méfiance réciproque. Des Mozambicains se plaignent d'être cantonnés au statut de commis (Serra, 2010), tandis que leurs patrons africains évoquent des problèmes de vol d'argent et leur refusent la gestion de la caisse pour ce motif. De fait, lors des entretiens, très rares ont été les cas où il n'y avait qu'un employé mozambicain dans la boutique (cela a cependant été observé à quelques reprises).

Ensuite, nombre de commerçants étrangers se sont plaints du comportement des forces de l'ordre : aisément identifiables lors de leurs déplacements, notamment motorisés, ils disent faire l'objet d'un harcèlement à des fins d'extor-

¹⁸ À l'instar de l'étude menée par Vidal (2014) sur les églises de Johannesburg fréquentées par les Mozambicains vivant dans la ville, un travail similaire est à faire à Maputo pour identifier les lieux de culte et les pratiques confessionnelles des étrangers chrétiens.

sion de fonds. Plusieurs ont narré le prélèvement incessant de sommes d'argent à chaque rencontre avec un policier, même pour ceux qui sont en règle : « *dès qu'on marche dans la rue, au bout de dix minutes, on nous arrête et on nous demande 200 meticaïs, c'est du vol* ». En discutant de ce point, le gérant chinois de la Guest House Moderna me retourne la question et s'avère étonné et déçu qu'en tant qu'Européenne, je n'ai pas été la cible de telles pratiques. Il en conclut qu'il est bel et bien ciblé en tant que ressortissant chinois, car « *tout le monde a eu cette expérience* », sous-entendu en tant que Chinois. Ces pratiques des forces de l'ordre sont toutefois connues de tous au Mozambique, y compris des citoyens nationaux, qui s'en plaignent également. Les étrangers, se sentant vulnérables (il y a toujours possibilité de trouver un document administratif manquant, de contester la validité de la demande d'asile, de la DIRE, etc.), y sont davantage soumis encore.

Réciproquement, les Mozambicains interrogés se sont plaints de la concurrence commerciale représentée par les étrangers, et plus largement sur le marché de l'emploi. Des rumeurs stigmatisantes circulent, une certaine jalousie est perceptible, éléments étudiés par des chercheurs mozambicains (Serra, 2010). Cependant, le plus souvent, les habitants de Maputo ne développent pas de discours frontal contre la présence des commerçants étrangers. Plusieurs personnes interrogées ont même évoqué la situation de façon neutre ou positive : « *les commerçants des Grands Lacs, ils sont sympathiques, ouverts* », déclare Joaquim, francophone. Luis narre l'anecdote suivante : « *On voit qu'ils font des choses difficiles, qu'ils travaillent beaucoup, qu'ils vont s'approvisionner partout. Un jour, dans mon quartier [Aeroporto A], le contentor a été pillé, une fois, le lendemain, il n'y avait plus rien à manger ! Alors là tout le monde s'est rendu compte* ». Un chauffeur de taxi évoque toutefois une présence jugée envahissante : « *aquí é cheio de estrangeiros, não é bom porque eles têm trabalho e nos Moçambicanos não [par ici, c'est plein d'étrangers ; ce n'est pas bien parce qu'ils ont du travail et nous les Mozambicains non]* » ; mais les propos sont toutefois exprimés sans agressivité, davantage sur le mode du constat. Pour nombre de Mozambicains, il existe par ailleurs une fierté d'être un pays accueillant, ouvert aux étrangers, avec une volonté très forte de se différencier des Sud-Africains, dont ils sont eux-mêmes victimes de l'attitude hostile quand ils y séjournent (Vidal, 2014).

En effet, il pourrait être facile d'interpréter certaines attaques menées contre les *contentores*, tenus par des étrangers, comme l'expression de tensions xénophobes. En effet, certains commerçants ont parlé des attaques contre les contenteurs lors des périodes de tensions sociales, comme des grèves. Ils ont toutefois souligné qu'ils n'étaient pas particulièrement visés en tant qu'étrangers, mais en tant qu'épiciers détenant des marchandises et du capital¹⁹. C'est une inquiétude

19 En 2008 eurent lieu à Maputo des « émeutes de la faim » qui se traduisirent par de telles expériences. Mais le mouvement visait notamment les « possesseurs de voiture », autrement dit les gens plus aisés, quelle que soit leur origine : il s'agissait donc d'une violence de classe et non ethnique. Un pharmacien rwandais interviewé en 2009 par l'équipe du chercheur Carlos Serra raconte qu'en 2008 précisément, en même temps que les émeutes xénophobes en Afrique du Sud, les commerçants étrangers du quartier venaient mettre leur voiture à l'abri dans son terrain clôturé par un haut mur (« *à ce moment-là, ma maison a servi de cachette pour les voitures de tous les Burundais* »). Il conclut son entretien en disant que « *mais en général, le peuple mozambicain est bon, nous nous entendons bien* » (Serra, 2010 :147, traduction personnelle).

pour eux, mais sporadique, pas permanente, et qui est probablement partagée par tous les commerçants de la ville, y compris les Mozambicains.

Il est donc difficile de conclure à des attaques à caractère xénophobe, même si la presse qui les relate tend implicitement à les présenter comme telles en mettant en avant la nationalité étrangère du tenancier.

Or ce qui ressort des entretiens avec les étrangers, quels qu'ils soient à Maputo, c'est au contraire un fort sentiment de sécurité. Ainsi, nombreux sont ceux qui l'ont évoqué à Maputo : sécurité physique, leur vie ou leur intégrité corporelle n'étant pas menacée, tranquillité d'esprit également, car ils ne se sentent aucunement menacés. Pour des gens ayant fui des régions en guerre, comme les ressortissants des Grands Lacs, c'était considéré comme primordial. Lors de l'entretien, je posais la question de la xénophobie, en faisant allusion à la situation en Afrique du Sud, où des commerçants étrangers, dont des Nigériens et des Congolais, avaient été attaqués, pillés et parfois blessés, voire tués. Toujours cette question induisait une mise à distance forte, en insistant sur la différence de comportement des Mozambicains : « *La xénophobie ? Il n'y en a pas, ils ne sont pas comme les Sud-Africains. S'il y a un problème, le gouvernement va défendre les étrangers, il va envoyer les policiers* », pense un commerçant guinéen de la Baixa ; « *Mozambicans do not do trouble to other Africans* », déclare un Nigérien, gérant un conteneur de pièces détachées automobiles à Magoanine. Pas un commerçant étranger interrogé ne s'est senti concerné par la situation en Afrique du Sud, ni n'a évoqué une possible contagion, ni n'a narré un épisode similaire. C'est peut-être un coiffeur chinois qui exprime le mieux ce sentiment : dans un entretien en portugais balbutiant, en réponse à la question de pourquoi il avait choisi le Mozambique en quittant la Chine huit ans auparavant, il mime avec sa main un pistolet sur la tempe et me dit : « *aqui, não. Maputo bom [ici, pas ça. Maputo c'est bien]* »²⁰.

Pour autant, les étrangers habitant à Maputo n'envisagent pas tous, loin de là, d'y rester. Leurs imaginaires migratoires évoluent au fil du temps.

Une intégration à des réseaux mondialisés : pratiques de l'espace mondial et projections migratoires, formes réticulaires du cosmopolitisme de quartier

Les étrangers vivant à Maputo développent des pratiques et des représentations de l'espace à différentes échelles, souvent d'envergure continentale, voire mondiale. En cela, leurs spatialités s'inscrivent à la fois dans les mobilités internationales identifiées pour les diasporas, fonctionnant en réseaux mondialisés (Monsutti, 2005), et dans celles des commerçants transnationaux (Péraldi, 2001).

20 Bunkenborg (2014 : 60) met en évidence le même phénomène en présentant un couple de commerçants chinois, chausseurs, qui a préféré quitter Johannesburg pour s'installer à Maputo, pour des raisons de sécurité.

« Tu ne peux pas faire le commerce sans voyager » : voyager pour s’approvisionner

Mme Bissikrina, propriétaire guinéenne d’une boutique de prêt-à-porter dans la *cidade*, exprime par cette assertion ce qui relève pour elle de l’évidence. Elle vit à Maputo depuis plus de vingt ans et déploie une mobilité géographique intense : dans une année ordinaire, elle se rend en Turquie, en Chine, à Bangkok, à Singapour, à Johannesburg également pour s’approvisionner dans les supermarchés de gros tenus par des Chinois. Un tailleur ghanéen du quartier péricentral de Fajardo a vécu à Dubaï et s’y rend trois par an pour son approvisionnement, via Addis Abeba. Avec des collègues, ils se regroupent pour remplir un conteneur et le faire acheminer à Maputo. Nombre d’autres commerçants, notamment les Africains de l’Ouest et les Nigériens, ont cité Guangzhou (Canton), Hong Kong, la Chine en général, Bangkok, Johannesburg, et ce au rythme de plusieurs fois par an. Ils ont recours aux compagnies aériennes Ethiopian Airlines ou Emirates (Carte 1).

Ces mobilités ici signalées s’inscrivent dans des phénomènes mondialisés, bien étudiés par les chercheurs (Battegay, 2005 ; Bertocello et Bredeloup, 2007 ; Bouhali, 2016 ; Choplin et Pliez, 2018). Le fait de les observer à Maputo permet de montrer à quel point ces pratiques sont diffusées partout en Afrique, et donc de mettre en évidence l’insertion des habitants des villes d’Afrique dans des réseaux commerciaux mondialisés à partir de périphéries. Pour les commerçants qui circulent ainsi dans le monde, pour l’essentiel sur le continent asiatique, s’exprime une fierté certaine, celle d’appartenir à un petit groupe qui a accès à la mobilité internationale, ce qui implique la possession d’un capital économique, mais aussi social et culturel, des « compétences » de mobilité, déjà mobilisées puisqu’ils ont quitté leur pays d’origine et ont réussi dans un autre pays, en l’occurrence le Mozambique au moment de la rencontre, un autre peut-être dans un avenir proche. La « mondialisation des pauvres » (Choplin et Pliez, 2018) est celle d’habitants de pays pauvres, mais pas d’individus en situation de pauvreté.

Ces déplacements se développent également dans un espace régional, plus proche. Les commerçants sont ainsi nombreux à se rendre fréquemment à Johannesburg, capitale économique de l’Afrique du Sud, distante d’une journée de trajet en bus et de quelques heures en véhicule particulier. Dans cette métropole, des investisseurs chinois y ont ouvert de vastes zones d’achat en gros, fréquentées par des commerçants d’Afrique du Sud, mais aussi de pays voisins, dont les Mozambicains (Dittgen, 2013). Les produits de tout type, importés de Chine, y sont bon marché. Les circulations commerciales sont intenses entre Maputo et Johannesburg, car la capitale du Mozambique dépend pour une large partie de son approvisionnement alimentaire et en petits produits manufacturés du pays voisin. Vidal (2014) a bien montré comment les Mozambicains, souvent des femmes, effectuent des navettes fréquentes entre les deux villes. Celles-ci portent d’ailleurs le nom spécifique de *mukheristas* pour désigner cette activité transfrontalière. La présente étude permet de compléter ce phénomène en mettant en évidence les mobilités importantes des plus gros commerçants étrangers de Maputo vers Johannesburg.

Rêves d'ailleurs : Maputo, une étape migratoire comme une autre

Une partie importante des étrangers rencontrés a évoqué la possibilité, voire le souhait de ne pas rester habiter à Maputo, mais de repartir « ailleurs ».

Ailleurs, ce peut être ailleurs en Afrique tout d'abord, au gré des possibilités de monter une affaire, de gagner davantage d'argent, et ce en fonction des informations reçues par des collègues, amis ou membres de la famille. L'Afrique du Sud, en dépit de son caractère répulsif en raison des violences xénophobes fréquentes, attire en raison de sa richesse et de son vaste marché. C'est à ce titre le premier pays accueillant en nombre les étrangers dans le continent africain : plus de 3 millions y vivent (d'après l'OIM, 2015). Pour certains chercheurs, Maputo constituerait une sorte de sas, d'antichambre pour attendre l'occasion de se rendre illégalement en Afrique du Sud. Wetimane parle ainsi de « ville porte d'entrée » : « L'intention n'est pas Maputo, mais l'Afrique du Sud. Ils peuvent rester 5 mois à Maputo et après partir pour ce pays. [...] Maputo est une rampe de lancement » (Wetimane, 2012 : 132, traduction personnelle). Certaines personnes rencontrées ont bien évoqué spontanément cette possibilité. Toutefois, la circulation entre les deux pays s'effectue dans les deux sens, puisque Maputo accueille également des déçus de l'Afrique du Sud, de nationalités diverses. C'était le cas d'une personne rencontrée en 2017 : partie du Nigeria, elle séjourna trois mois dans le pays, mais elle vint en 2015 au Mozambique où elle avait des « amis ».

Outre l'Afrique du Sud, les trajectoires migratoires de personnes interrogées, qui se déploient dans plusieurs pays et souvent sur plusieurs années, laissent à penser que cette mobilité n'est pas achevée et que Maputo ne constitue qu'une étape, même si la suivante n'est pas prévue. Ainsi, un homme, parti de Côte d'Ivoire à la fin des années 1990, a voyagé durant plus de deux ans, de pays voisins en pays voisins, pour s'installer depuis 2001 à Maputo, dans un marché de la ville où il tient une boutique de tailleur. Un autre, épicier à Maxaquene B/C a quitté le Rwanda en 1994, à l'âge de treize ans. Il raconte avoir traversé le Congo, le Burundi, la Tanzanie, le Kenya (donc sans doute ensuite avec une nouvelle traversée de la Tanzanie, non mentionnée), le Malawi pour arriver au Mozambique, le tout en quelques années, le temps de gagner de l'argent pour pouvoir repartir, souvent en bus. Un troisième, jeune, dit avoir quitté le Rwanda en 2010, puis avoir été à Kampala en Ouganda, puis en Tanzanie puis au Mozambique, en voyageant « en famille ».

Certains conçoivent clairement qu'ils ne resteront pas, ou en tout cas qu'ils n'en ont pas le projet : « *in my future, I was not supposed to stay here [rires]* » commente un commerçant nigérian installé depuis quelques années à Maputo, exprimant ainsi qu'il s'y sent comme coincé et qu'il y est resté plus longtemps qu'il ne l'aurait supposé à l'arrivée. Nombreux sont ceux qui ne savent pas si leur périple est ou non achevé. À la question « *pensez-vous rester à Maputo ?* », très rares sont ceux qui ont répondu oui. Pour la plupart, la réponse était non avec le désir de rentrer dans le pays d'origine, ou plus souvent une ignorance : « *On verra* », « *Pour l'instant je suis ici* », « *Je ne sais pas* » sont des propos fréquemment relevés émis par des commerçants africains. À l'inverse, le gérant chinois de la *guest house*, installé depuis la fin des années 1990, a fait le choix de rester : « *c'est mon deuxième pays maintenant* ».

En outre, plusieurs personnes ont explicitement fait allusion à des projets migratoires consistant à rejoindre des pays riches. Ceux qui sont revenus à plusieurs reprises sont le Canada, l'Australie, et l'Union européenne, envisagée à partir du statut juridique nécessaire pour y accéder, à savoir « l'espace Schengen ». En entretien, il est arrivé à plusieurs reprises qu'un interlocuteur me demande des renseignements sur les modalités d'acquisition du visa Schengen, sur la vie en Europe, etc. J'étais considérée comme une personne susceptible de pouvoir aider à y accéder.

Un cosmopolitisme de voisinage, mais en partie éphémère : la dimension aventurière de la circulation migratoire

Ces éléments conduisent à considérer quelque peu différemment l'approche du cosmopolitisme tel qu'il a été envisagé précédemment. En effet, si au quotidien les étrangers développent des interactions cosmopolites, tout comme les Maputéens envers eux (dans la fréquentation des mêmes commerces de quartier, dans celle des moyens de transport, dans les lieux de culte ou de loisirs, etc.), il est possible de dire qu'il s'agit d'un cosmopolitisme transitoire, presque éphémère, qui se développe au gré du hasard des rencontres et des installations temporaires à Maputo, de formes qui ne s'inscrivent pas forcément dans la durée. On est ici aujourd'hui, on a appris le portugais, on a des fréquentations mozambicaines, on développe une citoyenneté ordinaire dans les pratiques de l'espace, mais tout ceci peut cesser demain, si l'occasion se présente de repartir. Ces étrangers sont souvent perçus comme étant de passage par les Maputéens d'origine. Ainsi Abel, professeur mozambicain, emploie-t-il le terme de « nomades » pour caractériser les commerçants nigériens, jeunes, célibataires, qui circulent dans toute l'Afrique et peut-être au-delà (Minvielle, 2016).

C'est alors « l'aventure » qui se poursuit dans les projections vers l'avenir. Nombre d'étrangers rencontrés à Maputo incarnent bien ainsi cette figure de l'aventurier désormais identifiée dans les sociétés africaines, en quête d'ailleurs et de mobilité, pas nécessairement fondée sur une nécessité impérieuse de partir, mais davantage à partir d'un désir d'ailleurs et de développement d'un parcours individuel (Bredeloup, 2014). De ce fait, ils se représentent sans attache particulière, indifférents au lieu actuel de résidence, désireux de repartir au gré des occasions qui s'offrent à eux, et se présentent comme résistants, solides, endurants face aux difficultés. À une question posée sur les différences concernant l'alimentation au Mozambique par rapport à la Guinée, un homme me répond : « *je suis déjà un aventurier, alors, je m'adapte, ça n'a pas d'importance* » (tailleur au *mercado do Povo*, de Guinée). D'autres mettaient en avant cette notion d'aventurier ou de *traveller* en anglais comme notion suffisante à décrire et à justifier l'ensemble de leur trajectoire migratoire, leur situation actuelle et leurs éventuels projets : « *We are travellers* » (Maxaquene B/C, boutique d'un Nigérien). « *As a traveller, I will move. I would like Australia or Canada* » (le même). « *Nous autres Marocains, nous sommes comme les Libanais, nous aimons voyager. Des Marocains, il y en a dans n'importe quel coin* »

*du monde*²¹ ». À un autre à qui je demandais en français s'il était un aventurier, il me répondit que oui, avec enthousiasme, comme s'il n'attendait que ce mot pour s'en emparer. C'est toutefois faire fi de la grande diversité des temporalités migratoires : plusieurs des personnes rencontrées vivaient en fait à Maputo depuis plus de dix ans (dix sur quarante-cinq), et certaines depuis plus de vingt ans (six), même si les autres étaient toutes arrivées dans les années 2010.

Conclusion

« *Je suis globaliste ! Cosmopolite ? Oui, d'accord !* ». Si cet homme, professeur d'université d'origine rwandaise, installé à Maputo depuis plus de vingt ans, accepte la proposition du mot lors d'un entretien, nul à Maputo n'aurait l'idée de l'employer, que ce soit parmi les étrangers résidant en ville ou les Maputéens mozambicains. Pourtant, les interactions entre les locaux et les étrangers révèlent bien des manières de faire qui relèvent de pratiques cosmopolites au quotidien : dans le commerce de détail et de proximité, dans l'usage partagé de la langue de communication au Mozambique, le portugais, dans des lieux de sociabilité partagés, dans la fréquentation d'un espace public sûr et ouvert, entre autres. Dans le même temps, nombre de ces étrangers, même si certains sont installés à Maputo depuis des décennies, ne se voient pas forcément comme devant poursuivre leur vie dans cette ville, qui apparaît alors comme une étape, plus ou moins longue, certes, mais envisagée comme transitoire. Ce cosmopolitisme ordinaire développé dans les quartiers populaires périphériques ou plus aisés du centre-ville apparaît alors comme labile, fugace, fluide, peu ancré dans l'espace et encore moins dans le temps. C'est peut-être précisément pour cette raison qu'il ne suscite guère de crispations identitaires. Qui plus est, à Maputo, la plupart des habitants se considèrent eux-mêmes comme en transit, puisque massivement originaires d'autres régions du pays, en particulier depuis la guerre des années 1970 à 1992 (Vivet, 2012).

Les premiers résultats présentés dans cet article sur ces sujets encore non étudiés constituent des jalons destinés à être approfondis, notamment en élargissant l'échantillon ici limité, en croisant les pratiques et les représentations des étrangers avec celle des Mozambicains, en procédant à une cartographie fine de leurs commerces et de leurs lieux de résidence et de culte et en dressant un tableau plus complet des différents groupes qu'ils constituent dans la ville. En particulier, il semble important de développer des études portant sur l'ensemble des étrangers vivant dans les villes d'Afrique, et non de porter une attention quasi exclusive aux seuls ressortissants chinois. En effet, comme partout ailleurs en Afrique, ceux-ci sont présents, très visibles, et de ce fait captent une partie importante de l'attention des chercheurs, occultant souvent la diversité de la présence étrangère dans les villes et limitant l'analyse relative à la richesse du cosmopolitisme urbain et aux manières dont les sociétés locales envisagent le rapport aux étrangers.

21 Propos qui renvoient par ailleurs à la diaspora commerçante soussi, très ancienne et très présente dans le commerce de détail, au Maroc, en Europe et ailleurs (Ma Mung et Guillon, 1986 : 118). Sans que cela ait pu être vérifié, on peut formuler l'hypothèse que c'est le retour du Maroc au sein de l'Union africaine début 2017 qui a permis à des citoyens marocains de venir plus aisément s'installer au Mozambique, en facilitant les relations diplomatiques tendues par le soutien du Mozambique socialiste aux indépendantistes sahraouis depuis 1975.

Par ailleurs, s'intéresser aux interactions cosmopolites entre populations dites subalternes, non dominantes dans les sociétés de départ pour les migrants comme d'accueil pour les citoyens locaux, permet de mettre en évidence le caractère ordinaire de ces situations, loin des présupposés fondés sur l'idée de séparation, de tensions identitaires et de rejet de l'étranger. Si ces phénomènes existent, ils sont loin d'être les seules manières d'envisager la relation entre locaux et étrangers d'une part, et, à Maputo, ils s'avèrent très limités, loin derrière une bonne cohabitation et des interactions quotidiennes multiples. La dimension spatiale de l'étude de ce cosmopolitisme de voisinage s'avère en outre heuristique, en montrant que la question des migrations internationales et des relations entre locaux et étrangers s'appréhende à différents échelons de l'espace géographique, qu'il s'agisse de réseaux d'ampleur mondiale, de liens entre des villes considérées comme des marges de la mondialisation ou de l'échelle du quartier populaire, voire du micro-échelon du commerce ou du lieu de loisir de proximité.

Le cas des étrangers à Maputo illustre combien les villes des « provinces du monde » (Fournet-Guérin, 2017) sont devenues des lieux de circulations intenses, de rencontres entre originaires de pays fort éloignés et de création de pratiques quotidiennes et ordinaires que l'on peut qualifier de cosmopolites, même si éphémères.

Références bibliographiques

Alden Chris et Chichava Sergio (2014) *China and Mozambique. From Comrades to Capitalists*, Auckland Park, South Africa, Jacana Media, 220 p.

Appadurai Arjun (2001) *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot & Rivages, 322 p.

Battegay Alain (2005) Dubaï, économie marchande et carrefour migratoire. Étude de mise en dispositif, in Hana Jaber et France Metral Eds., *Mondes en mouvements. Migrants et migrations au Moyen-Orient au tournant du XXIe siècle*, Beyrouth, IFPO.

Bertoncello Brigitte et Bredeloup Sylvie (2007) De Hong Kong à Guangzhou, de nouveaux « comptoirs » africains s'organisent, *Perspectives chinoises*, [en ligne] consulté le 16/02/2018. URL : <http://journals.openedition.org/perspective-schinoises/2053>

Bouhali Anne (2016) *Fabriquer des centralités marchandes dans le monde arabe : étude comparée de deux quartiers-marchés du commerce transnational au Caire et à Oran*, Thèse de géographie, Université de Toulouse, 424 p.

Bredeloup Sylvie (2014) *Migrations d'aventures. Terrains africains*, Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, CTHS-Géographie n° 11, 141 p.

Bunkerborg Mikkel (2014) All part of the Master Plan? Ethnographic Encounters with the Chinese in Mozambique, in Chris Alden and Sergio Chichava, *China and Mozambique. From Comrades to Capitalists*, Auckland Park, South Africa, Jacana Media, pp. 50-66.

Chopin Armelle et Pliez Olivier (2018) *La mondialisation des pauvres. Loin de Wall Street et de Davos*, Paris, Seuil, 108 p.

- Cissé Pierre** (2009) Migration malienne au Cameroun, *Hommes et migrations*, [en ligne] consulté le 05/01/2016. URL : <http://hommesmigrations.revues.org/295>
- Diouf Mamadou** (2000) The Mourid Trade Diaspora and the Making of a Vernacular Cosmopolitanism, *Codesria Bulletin*, 1, pp. 19-30.
- Dittgen Romain** (2013) *De nouvelles formes spatiales chinoises en Afrique. Une analyse comparée (Tchad, Afrique du Sud)*, Thèse de doctorat en géographie, Université Paris I-Panthéon Sorbonne.
- Feijó João** (2014) Mozambican Perspectives on the Chinese Presence: A Comparative Analysis of Discourses by Government, Labour and Blogs, in Chris Alden and Sergio Chichava, *China and Mozambique. From Comrades to Capitalists*, Auckland Park, South Africa, Jacana Media, pp. 146-187.
- Folio Fabrice** (2009) Maputo privatisée ? Sécurité, espace et gouvernance depuis la fin de la guerre civile dans la capitale mozambicaine, in Claire Bénit-Gbaffou et al., *Sécurisation des quartiers et gouvernance locale*, Paris, Karthala, pp. 323-354.
- Fouquet Thomas** (2018) Grassroots cosmopolitics: critical notes on a « Cosmopolitan Africa », *African Identities*, [online]. URL : <https://www.tandfonline.com/doi/abs/10.1080/14725843.2018.1452139>
- Fournet-Guérin Catherine** (2018) Les commerçants étrangers d'origine africaine dans les quartiers de Maputo (Mozambique) : quels droits à la ville ?, *Cybergeo : European Journal of Geography*, [en ligne], consulté le 04/12/2018. URL : <http://journals.openedition.org/cybergeo/29808>
- Fournet-Guérin Catherine** (2017) *L'Afrique cosmopolite. Circulations internationales et sociabilités citadines*, Rennes, PUR, 200 p.
- Ginisty Karine** (2014) *Inégalités et (in)justices spatiales à Maputo. Pratiques des services urbains*, Thèse de doctorat en géographie, Université Paris 10-Nanterre.
- Hiebert Daniel** (2002) Cosmopolitanism at the Local Level: The Development of Transnational Neighbourhoods, in Coben Robin and Vertovec Steven Eds., *Conceiving Cosmopolitanism, Theory, context and practice*, Oxford, Oxford University Press, pp. 209-224.
- Jenkins Paul** (2013) *Urbanization, Urbanism and Urbanity in an African City. Home spaces and house cultures*, New York, Palgrave Macmillan, 274 p.
- Lachartre Brigitte** (2000) *Enjeux urbains au Mozambique. De Lourenço Marques à Maputo*, Paris, Karthala, 317 p.
- Ludl Christine** (2010) Repli sur soi et ouverture vers l'autre dans l'Afrique du Sud contemporaine, *Transcontinentales*, 8/9, [en ligne], consulté le 21/01/2012. URL : <http://transcontinentales.revues.org/790>
- Ma Mung Emmanuel et Guillon Michèle** (1986) Les commerçants étrangers dans l'agglomération parisienne, *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 2 (3), pp. 105-134.
- Miambo Aurelio** (2017) *La problématique des réfugiés et les modalités d'accès au droit d'asile au Mozambique (1975-2017)*, Thèse d'anthropologie, Université Paris-Diderot, 582 p.
- Minvielle Régis** (2018) Camelots sénégalais à Buenos Aires : une négociation cosmopolite du trottoir, *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 32 (2), [en ligne], consulté le 17/05/2018. URL : <http://journals.openedition.org/remi/7823>

Monsutti Alessandro (2005) En suivant les réseaux de Kaboul à New York : quelques réflexions méthodologiques sur la recherche ethnographique parmi les migrants, *Ethnologies*, 27 (1), pp. 33-53.

Péraldi Michel (Éd.) (2001) *Cabas et containers. Activités marchandes informelles et réseaux migrants transfrontaliers*, Paris, Maisonneuve et Larose, 361 p.

Schmoll Camille (2003) Cosmopolitisme au quotidien et circulations commerciales à Naples, *Cahiers de la Méditerranée*, 67, [en ligne] consulté le 10/10/2011. URL : <http://cdlm.revues.org/index138.html>

Serra Cedro (2010) *O construção social do outro*, Maputo, Imprensa Universitaria, 348 p.

Simon-Lorrière Hélène (2013) *Conditions de vie et projets migratoires des réfugiés libériens à Conakry (Guinée) et Accra (Ghana)*, Thèse de doctorat en géographie, Université de Poitiers, 650 p.

Söderström Ola (2013) What traveling urban types do. Postcolonial modernization in two globalizing cities, in Ola Söderström et al. Eds., *Critical Mobilities*, London, Routledge, pp. 29-57.

Spire Amandine (2011) *L'étranger et la ville en Afrique de l'Ouest : Lomé au regard d'Accra*, Paris, Karthala, 378 p.

Vidal Dominique (2014) *Migrants du Mozambique dans le Johannesburg de l'après-apartheid*, Paris/Johannesburg, Karthala/IFAS, 207 p.

Vivet Jeanne (2012) *Déplacés de guerre dans la ville : la citadinisation des deslocados à Maputo*, France, Afrique du Sud, Karthala, 366 p.

Werbner Pnina (1999) Global Pathways. Working Class Cosmopolitans and the Creation of Transnational Ethnic Worlds, *Social anthropology*, 1 (7), pp. 17-35.

Wetimane Francisco (2012) *A Imigração Ilegal em Moçambique: O Caso Somalis*, dissertação de Mestrado, Universidade Aberta, Portugal, 163 p.

Catherine Fournet-Guérin

Être étranger dans les quartiers populaires de Maputo (Mozambique) : un cosmopolitisme de voisinage aux périphéries de la mondialisation

Maputo, la capitale politique et économique du Mozambique, accueille quelques dizaines de milliers d'étrangers de provenances diverses, en particulier d'Afrique et de Chine. Quoique peu nombreux à l'échelle urbaine, ils sont très visibles en raison de leur présence prononcée dans le commerce de proximité, dans les quartiers périphériques et populaires de la ville, les *bairros*. À partir d'une démarche ethnographique, l'article porte sur les formes d'intégration à la ville de ces étrangers : à travers les pratiques du quotidien (déplacements, loisirs, culte, choix résidentiels), c'est un cosmopolitisme ordinaire qui se dessine, avec des interactions fréquentes entre citoyens locaux et étrangers. Le cas des étrangers à Maputo illustre que les villes des marges de la mondialisation sont devenues des lieux de circulations intenses, de rencontre entre originaires de pays éloignés et de création de pratiques quotidiennes que l'on peut qualifier de cosmopolites, même si éphémères.

Being a Foreigner in the Working-Class Areas of Maputo (Mozambique): A Neighbourhood Cosmopolitanism in the Peripheral Areas of Globalisation

Tens of thousands of foreigners have settled in Maputo, the political and economic capital city of Mozambique. They originate from various parts of the world, most particularly from Africa and China. Although they are not so many, they are quite visible, as they are often in the retail shopping in the peripheral and working-class areas called *bairros*. Based on an ethnographic approach, the paper deals with the ways and means the foreigners get integrated to the city life: throughout daily life practices such as mobilities, leisure, worship or living places, an ordinary cosmopolitanism emerges, including frequent interactions between local and foreign city dwellers. The case study of the foreigners in Maputo epitomises that cities at the margin of globalisation have become places of intense circulations and encounters between people of various origins. They also welcome newly-created and daily practices which can be characterized as cosmopolitan ones although ephemeral.

Ser extranjero en los barrios populares de Maputo (Mozambique): un cosmopolitismo de barrio a las periferias de la mundialización

Maputo, capital política y económica de Mozambique, acoge unas pocas decenas de miles extranjeros que provienen de distintas procedencias, en particular de África y China. Aunque sólo sean algunos a nivel urbano, son muy visibles, debido a gran presencia en el comercio de proximidad, en los barrios periféricos y populares de la ciudad, los *bairros*. Desde un punto de vista etnográfico, el artículo trata de las formas de integración en la ciudad de estos extranjeros: a través de las prácticas cotidianas (desplazamientos, ocios, culto, elección residencial), es un cosmopolitismo ordinario que se destaca con interacciones frecuentes entre ciudadanos locales y extranjeros. El caso de los extranjeros en Maputo pone de relieve que las ciudades en margen de la mundialización

volvieron a ser lugares de tráfico intenso, de reencuentros entre originarios de países alejados y de creación de prácticas cotidianas que se puede calificar de cosmopolita, aunque sean efímeros.

Ser estrangeiro em los bairros populares do Maputo (Moçambique): um cosmopolitismo de vizinhança nas periferias da globalização

Maputo, a capital política e económica de Moçambique, acolha dezenas de milhares de estrangeiros de várias origens, particularmente da África e da China. Embora poucos em la cidade, eles são muito visíveis, por causa de suas presenças marcantes nas lojas locais, nos bairros periféricos e populares da cidade, localmente chamados os *bairros*. Baseado em uma abordagem etnográfica, o artigo enfoca as formas de integração desses estrangeiros na cidade: através de práticas cotidianas (viagem, lazer, culto, escolha residencial), é um cosmopolitismo ordinario que desenha, com interações freqüentes entre moradores da cidade locais e estrangeiros. O caso dos estrangeiros em Maputo ilustra que as cidades à margem da globalização tornaram-se lugares de intensa circulação, de encontro entre pessoas de países distantes e de criação de práticas cotidianas que podem ser descritas como cosmopolitas, mesmo que efêmeras.